

Loraline Bradern

ENFER
AU PARADIS



© 2023 **Loraline Bradern** – Tous droits réservés.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Loraline Bradern/Indépendant
Loraline.bradern@free.fr
<https://loralinebradern.com>

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, professions, lieux, événements ou incidents, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles — vivantes ou décédées — serait totalement fortuite et issue d'une pure coïncidence.

Avertissement : Certains passages de ce livre ne conviennent pas à un jeune public et sont réservés à un public averti.

Enfer au paradis/Loraline Bradern – 1^{re} édition.

ISBN : 979-10-424-0748-3

Dépôt légal : octobre 2023

Imprimé par Bookélis

Couverture : Loraline Bradern

Crédits photos : @Shutterstock

« Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux »

Marcel Proust

« Voyager n'est pas toujours joli, pas toujours confortable. Parfois, il te fait mal, il te brise même le cœur. Mais ça va... Le voyage te change, il doit te changer. Il laisse des traces sur ta mémoire, sur ta conscience, dans ton cœur, et sur ton corps. »

Anthony Bourdain

« Voyager, c'est partir à la découverte de l'autre. Et le premier inconnu à découvrir, c'est vous. »

Oliver Föllmi

À ma copine Axelle et son mari

Merci à vous deux de m'avoir lancée sur le challenge d'écrire une histoire sortant des sentiers battus à partir de mes souvenirs de voyage.

Aux copains et copines de 25 ans...

Certains passages vous rappelleront probablement de bons moments et certains fous rires (souvent à mes dépens) lors de nos séjours communs.

Mention spéciale à notre premier vol en avion (tu t'en souviens Véro ?) et le décollage loupé avec « la variation subite d'un paramètre de vol » ainsi que mon arrivée très remarquée à l'aéroport d'Orly... no comment !

Sans parler du presque traditionnel « last call for » de certaines familles...

Vous l'avez compris, je n'ai pas pu faire autrement que de me servir de nos expériences galères de voyages et autres rencontres percutantes.

Notre échappée belle en groupe à Bali restera un superbe souvenir.

En écrivant *Enfer au Paradis*, j'ai ri... et j'ai pleuré. Beaucoup. Parce que j'ai partagé avec vous mes souvenirs de voyage, mais aussi parce que j'ai évoqué des événements terribles.

Parce que même l'endroit le plus merveilleux
Peut se révéler extrêmement dangereux...

Prologue

Hôpital d'Instruction des Armées Laveran, Marseille

J'en ai vraiment plein le cul des hôpitaux ! Au sens propre comme au figuré. À force de rester assis sur ces chaises dures, j'ai réellement mal au cul. Je n'ai jamais compris pourquoi ces salles d'attente sont aussi inconfortables alors qu'elles devraient être tout le contraire, puisqu'elles sont faites pour qu'on y patiente. Agacé, je jette un coup d'œil à ma montre. Putain, c'est pas vrai ! Une demi-heure de retard ! Ces toubibs, jamais foutus d'être à l'heure ! Si nous faisons la même chose, nous nous ferions souffler dans les bronches et nous écoperions d'une marche de nuit, illico presto.

De plus en plus à cran, au fur et à mesure que le temps passe, je tapote nerveusement mon pantalon. La vue de mon jean me déprime. Il me rappelle chaque seconde que je suis inapte au service. Mon treillis me manque.

— Lieutenant Héraud ?

Je me lève aussitôt. Un peu trop brusquement. Un élan me traverse la cuisse et je ne peux réprimer une grimace. Fait chier ! Trois mois que je suis rentré et je suis encore loin d'être au top de ma forme. J'en arrive à me demander si je serai un jour capable de redevenir le soldat que j'étais il y a seulement un an. Pressé d'en finir avec cette entrevue que je redoute depuis une semaine, je me hâte de suivre l'infirmière militaire. Bien que je sois stressé, cela ne m'empêche pas de remarquer qu'elle est bien roulée. Son pantalon met en valeur des formes qui auraient titillé ma libido si je n'étais pas aussi à cran. Tandis qu'elle me fait entrer dans le bureau du médecin, je laisse mon regard errer sur sa poitrine. Le recto aussi est plutôt alléchant. Vu le sourire appréciateur qu'elle affiche, la demoiselle doit également me trouver

Loraline Bradern

à son goût. Cela fait bien six mois que je n'ai pas mis une nana dans mon pieu et c'est peut-être le moment de remettre la machine en route. Je n'ai pas le temps de chercher un prétexte pour lui soutirer un rencart, car elle traverse la pièce pour déposer un dossier sur le bureau et repart, me laissant seul avec le toubib. Le petit chevalet posé devant lui m'indique que je suis en présence du capitaine Bourgues.

— Mes respects, mon capitaine.

Il me salue d'un hochement de tête en se levant puis nous échangeons une poignée de main.

— Asseyez-vous, lieutenant.

J'obéis pendant qu'il ouvre mon dossier. Il le feuillette avec attention pendant cinq bonnes minutes avant de réagir.

— Je vois ici que vous avez été rapatrié le 19 mars à l'HIA¹ de Percy à Clamart, où vous avez été hospitalisé trois semaines, puis transféré chez nous courant avril.

— C'est exact, mon capitaine.

— Comment vous sentez-vous ?

Que répondre à cette question ? Physiquement, j'ai à peu près récupéré, mais il me reste parfois des douleurs résiduelles lors de mouvements trop brusques. Si je le mentionne, il ne signera pas mon certificat d'aptitude. D'un autre côté, si je ne suis pas en pleine possession de mes moyens, je peux mettre en danger mon équipe. Ceci dit, je ne suis pas près de repartir en OPEX², il va me falloir subir un entraînement intensif d'abord.

— Bon, visiblement vous avez du mal à répondre. On va voir ça de plus près. Déshabillez-vous et installez-vous.

¹ HIA : Hôpital d'Instruction des Armées.

² OPEX : Opération EXTérieure.

Merde ! Je me suis grillé tout seul, comme un con. Il faut que je rattrape le coup.

— Excusez-moi, j'étais distrait. Que m'avez-vous demandé ?

— Peu importe. Déshabillez-vous. Ne gardez que votre sous-vêtement.

J'aimerais pouvoir l'envoyer bouler, mais je sais qu'il faut en passer par là. Inutile de tergiverser. En quelques gestes rapides, je tombe la chemise puis le jean et m'assieds sur la table d'auscultation. Pendant les dix minutes qui suivent, je me plie aux demandes du capitaine et réponds à ses questions. Il m'inspecte sous tous les angles avant de retourner à son bureau et griffonner mon dossier. Juste le temps de me rhabiller, de me rasseoir face à lui et le verdict tombe comme un couperet :

— Vos blessures ont bien cicatrisé, mais il vous reste quelques faiblesses musculaires. Je ne peux pas encore vous déclarer apte au service.

— Mais je peux quand même rejoindre mon unité pour commencer l'entraînement ? Je ferai attention, je...

— Je suis désolé, lieutenant, votre état physique n'est pas seul en cause. Votre état psychologique n'est pas probant.

— Comment ça ?

— Le psychologue a noté dans son rapport que vous avez sauté plusieurs séances et que vous n'êtes pas prêt à réintégrer votre compagnie.

Non, mais c'est une blague ! Secret médical, mon cul !

— Je croyais que nos entretiens étaient confidentiels ! je m'exclame, furieux.

— Je ne vois rien ici concernant le contenu de vos séances. Simplement l'avis du praticien.

Loraline Bradern

Saloperie de psy ! Qu'est-ce qu'il a bien pu écrire ? J'ai de sérieux doutes sur le respect de la confidentialité de nos échanges. Mes pensées doivent se lire sur mon visage, car le médecin me retourne un regard compatissant.

— Écoutez, lieutenant, je sais d'expérience que les troubles de stress post-traumatique ne sont pas rares chez les soldats qui reviennent d'OPEX. Pour être apte, il faudra que votre corps et votre mental soient réparés. J'ignore ce qui vous perturbe, mais je me doute que c'est lié à vos blessures, alors laissez-moi vous donner un conseil ; continuez votre rééducation, votre suivi psychologique, mais ne faites surtout pas une fixation sur votre retour en unité. Ne vous mettez pas la pression, essayez de vous détendre, de vous aérer la tête et votre guérison sera plus rapide.

La déception me serre la gorge. Je sais pertinemment que, quoi que je dise, il ne changera pas d'avis. Et dans un sens, je pense qu'il a raison. Je ne suis pas prêt à réintégrer mon poste. J'ignore même si je le serai un jour. Les blessures de l'âme sont moins visibles que celles du corps, mais tout aussi handicapantes.

— En parallèle de vos exercices de rééducation, vous pouvez reprendre le sport à petites doses, mais sans forcer. Nous referons le point sur votre état fin août.

Je quitte Laveran avec le moral en berne. Qu'il confirme mes craintes m'a démoralisé. J'en ai même perdu toute envie de retrouver la jolie infirmière rouquine pour lui demander son numéro. J'ai deux mois pour sortir de l'impasse dans laquelle je suis. Oui, mais encore faudrait-il que je sache quoi faire !

I

Retard ~ Élise

Zut, zut, zut ! Où ai-je mis ce foutu passeport ? J'étais pourtant certaine de l'avoir rangé avec mes billets d'avion ! Un coup d'œil à ma montre et mon stressomètre grimpe en flèche. Je vais être à la bourre si ça continue ! J'ai déjà vidé mon sac à dos et mon vanity case ! Et rien ! Nada ! À moins que je ne l'aie glissé dans ma valise par inadvertance en y rangeant mes fringues ? Oui, ça doit être ça ! Je me jette sur la bête, l'ouvre et fouille frénétiquement dedans. Après cinq bonnes minutes d'exploration méthodique, je mets enfin la main sur mon Graal. Rapidement, je bourre mes piles de vêtements malmenées dans la valise et la ferme. Ou plutôt je tente de le faire, l'opération de recherche ayant mis à mal mon optimisation de l'espace. Plus le temps de ressortir mes fringues pour les replier correctement, je passe au plan B. Les fesses enfoncées dans le couvercle, j'esquiche³ son contenu jusqu'à pouvoir la boucler. Je dois m'y reprendre à plusieurs reprises malgré mes cinquante-huit kilos, car il y a toujours un bout de tissu qui se coince. Enfin, au bout de la troisième tentative, j'arrive à rapprocher suffisamment les bords pour enclencher les leviers de fermeture et j'entends les deux clics qui m'assurent du verrouillage de la bestiole. Ça y est, tout est prêt !

Nouveau coup d'œil sur ma montre. Crotte ! Voilà mon stressomètre qui remonte. Je passe la lanière de mon sac à dos sur une épaule, empoigne mon vanity case et tire ma valise en courant pour

³ Esquicher : verbe provençal utilisé dans le Sud pour serrer, presser, comprimer.

Loraline Bradern

sortir. Je ferme la maison, m'engouffre dans la voiture avec mes bagages et me voilà partie ! Je n'ai pas l'habitude de conduire un monospace avec une boîte automatique, alors il me faut quelques minutes pour me familiariser avec les dimensions de l'engin et l'absence de pédale d'embrayage. Je dois bien reconnaître qu'en matière de conduite, la voiture de ma tante est top. Et elle est bien plus confortable – et plus silencieuse sans mes cousins dedans – que ma citadine. Sans compter que je peux rouler plus vite qu'avec ma boîte de conserve, et en toute sécurité ! Bien évidemment, je me tape les embouteillages au niveau de la zone industrielle des Milles. Sur le tableau de bord, les minutes défilent plus vite que les kilomètres. Punaise ! Si ça continue, je vais vraiment louper mon train !

Un quart d'heure plus tard, je vois avec soulagement la gare TGV de l'Arbois se profiler droit devant. Moi qui me croyais tirée d'affaire, je déchanté en constatant que les parkings sont bondés. Impossible de trouver une place proche du bâtiment. Je refais un second tour, sans plus de résultat et pendant un court instant, je suis tentée de garer le monospace en bord de route, comme beaucoup le font. Malheureusement, ce n'est pas envisageable, car mon oncle et ma tante ne pourront le récupérer qu'à leur retour de vacances. La probabilité pour que le véhicule soit toujours intact au bout d'une semaine est quasi nulle. Je dois impérativement trouver une place surveillée. Et vite !

Je finis par la trouver dans le parking le plus éloigné, le seul avec encore quelques places disponibles. La voiture garée et les bagages sortis, un coup d'œil à ma montre me confirme que je n'ai plus une seconde à perdre. Je traverse le parking au pas de charge et une fois au bout, ne pouvant me permettre d'attendre l'ascenseur, j'empoigne ma valise et dévale l'escalier métallique. Arrivée en bas, sur la route circulaire qui ceinture la gare, je cours et emprunte la bande piétonne

sur une centaine de mètres. Alors que je descends quelques marches, j'entends le TGV entrer en gare.

Non ! Hors de question de le rater ! Tu as intérêt à te bouger le popotin, ma cocotte !

Je cours comme une dératée. Ma valise ne roule plus sur le goudron, elle vole littéralement derrière moi. Je traverse le hall telle une folle furieuse, mes mèches fouettant mon visage, marque une pause de quelques secondes pour composer mon billet avant de me ruer sur le quai, pile au moment où le haut-parleur annonce la fermeture des portes. Ni une ni deux, je m'engouffre dans le premier wagon. La porte se referme juste derrière moi, manquant de peu de pincer mon sac à dos, et accessoirement mes fesses. À bout de souffle, je m'effondre lamentablement sur le sol, alors que le train commence à rouler tout doucement.

Après plusieurs minutes d'hyperventilation, les battements frénétiques de mon palpitant se calment enfin et mes halètements dignes d'un chien asthmatique se font plus discrets. Je dégouline littéralement de transpiration. Piquer un sprint en étant chargée comme un mulet par presque trente degrés n'est pas l'idéal pour rester aussi fraîche qu'une rose. Ceci dit, je pense qu'à peu de chose près, je dois en avoir la couleur écarlate, à défaut d'en avoir le parfum. Tandis que le TGV s'élance à pleine vitesse dans la campagne aixoise, je remets un peu d'ordre dans mon apparence. Quelques gorgées d'eau pour m'hydrater, un rapide passage de kleenex pour m'essuyer le visage et je me sens mieux. Il ne me reste plus qu'à trouver ma place. D'après mon billet, je suis sept voitures trop loin alors je n'ai d'autre choix que de remonter le train, malheureusement bondé.

Mon sac à dos sur les épaules, j'empoigne ma valise et mon vanity case – et mon courage à deux mains – pour me lancer dans l'épopée infernale. Traverser un wagon entier en tirant des bagages qui pèsent

Loraline Bradern

un âne mort tout en luttant contre les secousses et les balancements, relève du parcours du combattant, alors en traverser sept ne présage pas une partie de plaisir. J'arrive dans le sas du troisième lorsqu'un contrôleur m'intercepte. Je pose mon chargement et lui présente mon billet.

— Que faites-vous ici, madame ?

Je ne peux réprimer une grimace en voyant son air perplexe.

— J'étais en retard, j'ai dû monter dans la première voiture à ma portée. Mais ne vous inquiétez pas, je vais rejoindre ma place.

— Hum, je ne crois pas, madame. D'après votre billet, vous deviez aller à Paris, mais vous êtes dans le train qui va vers le Sud-Ouest.

Mon palpitant rate un battement. C'est quoi, cette histoire ? Je suis certaine d'être dans le TGV pour Paris Gare de Lyon. J'ai parfaitement entendu l'annonce à la gare de l'Arbois. Avec une pointe d'appréhension, je demande des explications :

— Comment ça ?

— Ce TGV est composé de deux trains. Seules les huit premières voitures montent à Paris, les huit dernières vont vers Montpellier et Narbonne. Le train se scindera en deux à Avignon.

OK, je ne suis pas au bon endroit, mais ça peut facilement s'arranger, inutile de céder à la panique.

— Dans ce cas, il suffit que je passe dans la première partie du TGV avant qu'il n'arrive à Avignon ?

— Malheureusement non. Ils sont indépendants.

Là, je peux paniquer ! Ça se présente mal pour moi et je commence à m'affoler :

— Mais comment je vais faire ? Je ne veux pas aller à Montpellier, moi !

— La seule solution est que vous changiez de train à Avignon pendant l'arrêt. Vous aurez quelques minutes pour procéder à votre

transfert, le temps que la séparation des motrices s'effectue et que les voyageurs montent à bord.

Il me rend mon billet et me salue avant de poursuivre sa progression, me laissant désemparée. Après quelques minutes de réflexion, je décide de continuer à avancer, histoire de me rapprocher le plus possible de mon objectif. Parvenue à la première voiture de cette partie du train, je m'installe du mieux que je peux dans le sas en attendant que nous arrivions à Avignon.

2

Exil ~ Aymeric

A ssis sur un banc, les yeux fixés sur ma valise, j'ai l'impression étrange d'être là sans y être. Tout me paraît artificiel. Ces inconnus qui déambulent autour de moi, les cris des enfants, le brouhaha des conversations. Mais qu'est-ce que je fous ici ? Pourtant, en réservant mon billet il y a une semaine, ça me semblait être la solution, mais je n'en suis plus certain. Lorsque quatre militaires de l'opération Sentinelle⁴ passent devant moi, j'ai encore plus le sentiment de ne pas être à ma place. Je devrais être en treillis, comme eux, en train de m'entraîner avec mes camarades, au lieu d'être en jean et tee-shirt à glander sur un quai. En plus, avec une valise, alors que ça doit bien faire cinq ou six ans que je n'ai plus voyagé avec ce genre de truc qui me semble totalement incongru. Y a pas à dire, mon packaging me manque.

C'est avec soulagement que j'entends les haut-parleurs diffuser l'annonce de l'entrée en gare du TGV. Sans attendre, je me lève, balance mon sac sur mon épaule et empoigne ma valise. Machinalement, je vérifie mon billet puis le plan affiché sur l'un des panneaux numériques. Je m'avance vers le repère indiqué tandis que le train progresse au ralenti le long du quai. Dès qu'il s'immobilise, quelques voyageurs en descendent pendant que d'autres s'agglutinent

⁴ Sentinelle est une opération de l'armée française déployée au lendemain des attentats de janvier 2015 pour faire face à la menace terroriste sur le territoire national et protéger les lieux sensibles.

Loraline Bradern

pour monter. Alors que je me faufile entre eux, je me fais rouler sur les pieds par une énorme valise bleu électrique. Sa propriétaire ne s'en rend même pas compte tellement elle est pressée. On dirait qu'elle a le feu au cul. Très joli, d'ailleurs ! Rebondi, moulé dans un corsaire marine, mais je n'ai pas le loisir de me rincer davantage l'œil, car des voyageurs me bouchent la vue. Le quai ressemble à une fourmilière, une multitude de gens qui s'agitent dans tous les sens. Je secoue la tête en souriant, je ne comprends pas qu'on puisse s'affoler comme ça pour un train. Le nez en l'air, je localise le repère de ma rame. Encore quelques mètres et... voilàà, voiture 5 ! Le quai s'est vidé de la foule et je peux tranquillement accéder à mon wagon. Avant, je laisse passer une dame âgée devant moi et l'aide à hisser sa valise dans le train. J'entre enfin dans le sas, pile au moment où les portes se ferment. Moi qui pensais avoir le temps et me moquais des affolés du chronomètre, finalement c'était moins une !

Alors que le TGV démarre en douceur, je cherche une place pour mon bagage. Je dois forcer un peu pour le faire rentrer entre deux valises taille mammoth, l'une rose et l'autre bleu pétant. Ma main à couper qu'elles appartiennent à des femmes, il n'y a qu'elles pour voyager avec autant d'affaires. Si je ne l'avais pas vu descendre du train, j'aurais parié que la bleue était celle de mon écraseuse de pied ! Ensuite, je remonte le wagon et au numéro 24, je m'écroule sur mon siège avec un soupir de soulagement. Nickel, je suis côté fenêtre et personne dans le fauteuil voisin pour m'importuner. Pourvu que ça dure ! Je me mets à l'aise pour les longues heures de trajet qui m'attendent. De mon sac à dos, je sors mon portable, la revue d'enduro que j'ai achetée, une barre de céréales et ma bouteille d'eau. J'y glisse ma casquette et récupère ma chemise que je passe rapidement pour me protéger de la clim qui souffle à plein régime. Inutile de

choper la crève juste avant de partir à l'étranger. Il ne manquerait plus que je sois malade là-bas !

Après avoir feuilleté mon magazine en grignotant, je surfe sur mon smartphone sans parvenir pour autant à me sortir de l'esprit ce qui me préoccupe. Je finis par laisser tomber, et m'installe plus confortablement dans l'espoir de dormir un peu. Les yeux fermés, j'essaie de trouver le sommeil, mais la conversation que j'ai eue deux semaines auparavant avec mon commandant ne cesse de tourner en boucle dans ma tête.

Base aérienne 115 Orange-Caritat « Capitaine de Seynes », deux semaines auparavant.

La boule au ventre, j'attends que le commandant Guérin finisse de prendre connaissance des documents qu'il a sous les yeux. Je me doute qu'il s'agit d'un rapport sur moi et j'appréhende sa réaction. Une fois sa lecture terminée, il se cale dans son fauteuil et croise les mains sur son ventre dans une posture décontractée.

— J'ai pris connaissance du rapport de Laveran concernant ton inaptitude à rejoindre ton unité. Je veux avoir ton sentiment là-dessus. Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Honnêtement, Aymeric. Je ne suis pas ton supérieur, là. Je te parle en tant que parrain et ami. Ton père était un de mes meilleurs copains et je lui ai promis de garder un œil sur toi, ta sœur et ton frère, alors je veux la vérité.

— Physiquement, je me sens bien. J'ai quelques élancements parfois, mais à part ça, c'est bon. J'ai perdu de la masse musculaire,

Loraline Bradern

mais c'est normal et temporaire. Dès que je reprendrai l'entraînement, je suis sûr de retrouver toutes mes capacités physiques. Je ne m'inquiète pas pour ça.

— OK. Donc tu penses que tu seras apte à garder ta place au sein de la compagnie ?

— Oui.

— On peut espérer te voir réintégrer ton unité dans deux mois ?

— Oui. Du moins, je l'espère.

— Parfait ! Dans ce cas, j'ai une bonne nouvelle pour toi. Ton nom est sur la liste des officiers retenus pour participer au Belouga.

À cette nouvelle, je suis comme tétanisé. J'ai toujours pensé que je serais fou de joie à cette idée, mais ce n'est pas le cas. Certes, je suis fier d'avoir été sélectionné, mais l'angoisse me serre la gorge. Je ne crois pas être capable d'y arriver. Plus maintenant. Pas après ce que j'ai vécu. Mon désarroi doit se voir, car le commandant me fixe pendant quelques secondes avant de hausser un sourcil :

— Qu'est-ce qu'il y a, Aymeric ?

J'hésite, car je ne veux pas griller mes chances, mais je me sens moralement obligé d'être honnête avec lui. D'autant plus qu'il me connaît depuis tout petit.

— Allez ! Crache ta Valda !

— Je... je ne sais pas si je serai capable de reprendre le commandement d'une unité.

— Tu en as parlé avec le toubib ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il en pense ?

— Le psy estime que je ne suis pas encore prêt à reprendre du service. Je fais toujours pas mal de cauchemars.

— C'est donc le mental qui coince plus que le physique ?

— J'en ai peur.

— Écoute, je sais à quel point c'est difficile, j'ai aussi dû affronter cette épreuve...

Inutile de s'étendre sur le sujet, nous savons l'un et l'autre qu'il fait référence à la mort de mon père dont il était le coéquipier. Le regard que nous échangeons est amplement suffisant.

— On n'oublie jamais, on doit apprendre à vivre avec et faire notre boulot du mieux possible, poursuit-il. Tu as besoin de temps pour surmonter ce que tu as vécu.

Il semble optimiste, mais je le suis nettement moins. Je doute d'y parvenir un jour. Mes blessures physiques sont un moindre mal à côté des images et des noms qui me hantent. Les unes se sont transformées en cicatrices sur ma peau, mais les autres resteront à jamais des plaies béantes dans mon âme.

— Que t'a dit le toubib précisément ?

— De ne pas me mettre la pression. Selon lui, il faut que j'arrête de ruminer, que je m'aère la tête et que je me détende.

— Je pense qu'il a raison. Tu en es où de ta rééducation ?

— C'est terminé. J'ai juste des massages et des exercices à faire tous les jours à la maison.

— Dans ce cas, pourquoi ne prendrais-tu pas des vacances ?

— Des vacances ? je grimace.

— Oui. Je ne te parle pas d'aller te faire dorer la pilule et dragouiller à Saint-Tropez. Je te parle d'un dépaysement total.

Je sens qu'il a une idée derrière la tête. Intrigué, j'attends qu'il poursuive.

— Tu te souviens de mon voyage d'il y a deux ans, non ?

— Celui en Indonésie ? Difficile d'oublier, tu nous en as rebattu les oreilles pendant des semaines !

— C'est vrai, mais parce que là-bas c'est franchement le rêve. On peut combiner des visites touristiques, des activités physiques comme

Loraline Bradern

la plongée, le surf, la chasse sous-marine ou la randonnée et la détente. Et à des prix très accessibles. Sans compter que l'on peut se faire masser un peu partout. Ce serait idéal pour toi ! Tu pourrais bénéficier d'un dépaysement total pour te vider la tête tout en reprenant une activité sportive modérée et en continuant tes soins. Je peux te donner des adresses sympas pour séjourner sur place. Qui plus est, des établissements recommandés au niveau sécurité pour les personnels militaires.

Effectivement, ça mérite réflexion. La suggestion est même carrément alléchante. J'ai peut-être besoin de m'exiler à l'autre bout de la planète pour y voir plus clair. Sur une impulsion, j'acquiesce à sa proposition.

3

Stress ~ Élise

Malgré un début chaotique, mon trajet en TGV s'est plutôt bien passé. Depuis que l'hôtesse a annoncé que nous arrivions, mon excitation remonte en flèche. Le nez collé à la vitre, je regarde défiler les immeubles à la recherche d'un monument connu. Certes, ce n'est pas la première fois que je viens à Paris, mais la capitale exerce, sur moi, une sorte de fascination. Fascination doublée d'appréhension. Ses monuments et ses musées ont un attrait indéniable pour la provinciale que je suis. En revanche, cette ville me paraît tentaculaire et l'agitation qui y règne n'est pas pour me rassurer. À vrai dire, je suis carrément flippée, je ne m'y sens pas en sécurité. Comme lorsque je vais à Marseille. Toujours cette peur de me perdre et de me faire agresser ou même simplement aborder. Bien que possédant quelques rudiments d'autodéfense, je ne me sens pas capable, pour autant, de venir à bout d'un potentiel agresseur. Pour ça, je fais davantage confiance à ma bombe lacrymogène, que je n'ai malheureusement pas pu emporter, car elle ne serait pas passée aux contrôles de l'aéroport.

Je range avec empressement mes affaires et me dirige vers le local à bagages. Pas question de me retrouver coincée dans la cohue, je préfère être devant la porte pour évacuer rapidement les lieux. Une dame âgée me précède et a visiblement du mal à sortir sa valise de l'empilement. Je n'ai pas le temps de lui proposer mon aide qu'un homme me devance et me bouscule légèrement en descendant le

Loraline Bradern

bagage. Bon, j'admets que je suis peut-être un peu au milieu du passage, mais il pourrait faire attention quand même ! Je me mords la langue pour ne pas laisser échapper une réflexion désagréable en voyant l'air béat de la vieille dame. Visiblement ravie de l'intervention de son chevalier servant, elle le remercie avec empressement :

— Merci beaucoup, jeune homme, c'est très aimable à vous.

— Je vous en prie, madame.

La voix grave qui résonne près de mon oreille me donne une furieuse envie de me retourner pour voir à quoi ressemble son propriétaire. Mon envie s'évanouit en entendant la remarque de la retraitée.

— Ça fait plaisir de voir qu'il y a encore des jeunes gens serviables de nos jours.

Eh oh, mamie ! Faut pas exagérer quand même ! Tous les jeunes ne sont pas de sales gosses mal élevés et des délinquants en puissance !

Toute la sympathie que je pouvais avoir pour sa tête grise disparaît aussitôt. Ça m'énerve, ce genre d'idées préconçues ! C'est comme lorsque les gens s'imaginent qu'une fille blonde est forcément stupide. Qu'est-ce que j'ai pu me prendre comme réflexions à cause de la couleur de mes cheveux ! Exaspérée, je m'attelle à récupérer mes bagages. Le vanity case ne pose aucun problème. Par contre, pour ce qui est de ma valise, c'est une autre histoire. Elle fait carrément de la résistance ! Je tire dessus, en vain, elle ne bouge pas d'un iota, coincée par une autre noire. Je suis sûre qu'elle n'était pas là quand j'ai déposé la mienne. Oui, j'en suis même certaine ! Ma valise était rangée bien gentiment à côté de la grosse rose et l'on pouvait les manipuler sans problème. Qui est l'abruti qui a bourré cette foutue valise entre nous ? Énervée au plus haut point, je m'arcboute et tire de toutes mes forces.

— Attendez, je vais vous aider.

La voix grave résonne de nouveau dans mon dos et un bras musclé entre dans mon champ de vision. Je m'apprête à lui rétorquer que je suis une grande fille et que je peux me débrouiller toute seule lorsque ma valise cède d'un coup. Emportée par son poids je pars en arrière et ne peux retenir mon bagage qui chute lourdement après avoir rebondi sur quelque chose derrière moi.

— Humph !

Je me retourne brusquement et découvre Belle-Voix, plié en deux, les mains en appui sur les genoux, qui peine à reprendre sa respiration. D'un mouvement impatient, il dégage son pied qui est coincé sous... ma valise. Je réalise, horrifiée, que c'est moi qui l'ai mis dans cet état.

— Oh, je suis désolée ! Elle m'a échappé des mains. Un crétin l'avait bloquée avec...

Lorsque Belle-Voix se redresse en grimaçant, sa paume frottant son ventre, j'en perds la parole. La vache ! Casquette retournée, Ray-Ban sur les yeux, chemise bleue ouverte sur un tee-shirt blanc moulant et jean ajusté sur un corps de sportif, il a tout du beau gosse de magazine. Je ne peux pas apercevoir ses iris, mais vu comme il pince les lèvres, il doit me fusiller du regard. Je reprends contenance et tente de justifier ma maladresse.

— Ce n'était pas de ma faute, un abruti n'a rien trouvé de mieux que de la coincer avec cette...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase que Belle-Voix tend le bras pour se saisir de la valise noire. Sans un mot, il la dégage et quitte le local à bagages. J'en reste les bras ballants. Oh ! C'est lui le crétin ! Je suis tirée de mon indignation par les protestations des voyageurs qui s'agglutinent derrière moi. Rappelée à l'ordre, j'évacue les lieux en pestant après Belle-Voix. Ou plutôt devrais-je le rebaptiser Esquiche-Bagages ?

Loraline Bradern

À peine sur le quai, je commence mon parcours du combattant, un gymkhana entre les voyageurs pour rejoindre le hall et trouver de quoi m'orienter. Heureusement, je tombe assez rapidement sur un plan du réseau des transports en commun. Je le consulte, mémorise les lignes à emprunter et les stations où je dois descendre. J'ai suffisamment de temps pour effectuer mon transfert, mais je suis malgré tout stressée à l'idée de me retrouver seule au milieu de la foule qui grouille dans les tunnels du métro. À l'heure de pointe. En traînant ma grosse valise, mon vanity case et mon sac à dos. Sac qui vaut son pesant d'or, soit dit en passant ! Je préfère encore me faire piquer mes bagages que mon précieux ! En plus de représenter une belle somme d'argent, il s'agit surtout de mon avenir. Alors, je hâte le pas, plus vite j'arriverai à l'aéroport, mieux je me porterai.

Une fois à bon port, j'erre pendant quelques minutes, le temps de trouver l'accès au terminal mentionné sur mon billet d'avion. Je m'engage dans l'immense couloir et emprunte les deux interminables tapis roulants. C'est avec un soulagement indicible que j'arrive enfin dans le hall des départs. Sans attendre, je rejoins les comptoirs de Qatar Airlines pour l'enregistrement. En voyant ma valise et mon vanity glisser sur le tapis et disparaître derrière le comptoir, je me sens subitement plus légère. Physiquement et psychologiquement. Ma vie est sur le point de prendre un tournant décisif, j'en suis persuadée.

Le timing est bon. Il me reste un peu plus d'une heure et demie avant le décollage. Je prends le temps de fureter dans les boutiques puis de manger un morceau et de faire un arrêt aux sanitaires pour me rafraîchir avant d'aller m'occuper des formalités administratives. Malheureusement, je n'avais pas prévu qu'il y aurait autant de monde. Il faut faire la queue pour passer le contrôle de l'immigration et celui de sécurité. Je m'insère dans la file et attends mon tour. Je regarde ma montre à intervalles réguliers et vois avec angoisse l'heure de mon

embarquement se rapprocher. Punaise, mais qu'est-ce qu'ils foutent devant ? Pourquoi est-ce si long ?

4

Miss Lapoisse ~ Élise

Quand mon tour arrive enfin, je ne peux réprimer un soupir de soulagement. À dix minutes de l'embarquement, il était temps ! Docile, je suis les consignes et dépose mon sac à dos sur le tapis roulant puis le contenu de mes poches dans la bannette pour passer le contrôle. Le sourire aux lèvres, je franchis le portique et m'apprête à récupérer mes biens, mais une sonnerie stridente me coupe dans mon élan. Un agent de sécurité me bloque immédiatement le passage et me demande de retourner de l'autre côté. Avec fébrilité, je tâte toutes mes poches pour essayer de trouver ce qui fait sonner le détecteur. L'homme me fait signe d'enlever la ceinture de mon corsaire. Je m'exécute aussitôt, les mains tremblantes, alors qu'une annonce est diffusée dans l'aéroport :

« Mesdames, Messieurs, le vol Qatar Airlines QR038 à destination de Doha est prêt pour l'embarquement. Nous invitons tous les passagers à se présenter porte L42. »

« Ladies and Gentlemen, your flight Qatar Airlines QR038 to Doha is ready for boarding. We are inviting all our passengers to board at gate L42. »

Mon cœur loupe un battement lorsque j'identifie mon numéro de vol. Merde, il va falloir que je pique un sprint ! Je passe sous le portique et suis de nouveau stoppée net quand la sonnerie retentit. Demi-tour et rebelote. Je fouille frénétiquement mes vêtements, mais ne décèle rien susceptible de faire déclencher l'alarme.

Loraline Bradern

« Votre attention s'il vous plaît. Nous vous rappelons que nous sommes en cours d'embarquement du vol Qatar Airlines QR038, porte L42. »

« Your attention please. We are still boarding your flight Qatar Airlines QR038, gate L42. »

En désespoir de cause, j'enlève mes boucles d'oreille et ma bague. En vain. La lumière rouge de cette saloperie de portique continue de s'allumer en m'agressant les tympans. L'agent s'avance alors vers moi et me fait signe de tendre les bras. Il passe une espèce de bâton électronique tout autour de mon corps. L'engin commence à biper en arrivant vers mes chevilles.

— Enlevez vos chaussures, s'il vous plaît. Ce sont probablement les crochets métalliques.

Flûte ! J'espère que je n'ai pas trop transpiré ! Embarrassée, je m'exécute. Je me bats avec les lacets pendant quelques minutes en pestant contre moi-même. J'aurais dû me douter que ce n'était pas une bonne idée de mettre mes chaussures de marche pour alléger ma valise. Au moment où je parviens enfin à libérer mon second pied, une nouvelle annonce me fait paniquer.

« Dernier appel pour madame Grassy, vol QR038 à destination de Doha. Merci de vous présenter en porte L42 de toute urgence avant annulation ! »

« Last and final call for Mrs Grassy, flight QR038 to Doha. Please proceed immediately to the gate L42 before cancellation ! »

Affolée, je me tourne vers les officiers.

— C'est moi ! Ils m'appellent ! Il faut que j'y aille !

L'homme qui me fait face secoue la tête avant de me répondre :

— Je suis désolé, madame. Vous ne pouvez pas embarquer tant que vous n'avez pas validé le contrôle de sûreté.

Je m'empresse de repasser sous le portique qui sonne de nouveau, à mon grand désespoir.

— Mais je n'ai rien sur moi ! Je ne comprends pas pourquoi l'alarme de ce foutu portique se déclenche ! je m'écrie au bord de la crise de nerfs.

— Nous ne pouvons pas vous laisser accéder à la porte d'embarquement.

— Mon avion va partir ! S'il vous plaît, dites-leur de m'attendre ! Il ne faut pas qu'ils décollent sans moi !

Impassible, le cerbère me fait signe de me mettre sur le côté.

— Attendez ici, s'il vous plaît. Une de mes collègues va procéder à une fouille.

Tandis qu'il s'entretient en aparté avec une hôtesse de l'aéroport, une femme de la sécurité me demande d'écartier les bras et les jambes. Je suis tellement abasourdie par ce qu'il m'arrive que je suis comme tétanisée. Je mets quelques secondes à réagir et l'agente est obligée de réitérer son ordre en forçant le ton, me faisant sursauter. Je m'empresse d'obéir et la laisse procéder à une palpation en règle. J'essaie de rester imperturbable en sentant ses mains parcourir mon corps avec méthode, tout en ruminant dans mon coin. Si je raconte ça à ma famille, ils vont me rebaptiser Miss Lapoisie ! Il n'y a qu'à moi que des trucs pareils arrivent. Ce n'est pas possible d'avoir autant de malchance !

Ne trouvant rien, l'agente hoche la tête et me sourit gentiment en me libérant :

— C'est bon, vous pouvez y aller.

Je me rue littéralement sur mes chaussures que je remets et lace à la va-vite avant de récupérer mes effets personnels et les fourrer dans mes poches n'importe comment. Je charge mon sac sur mon dos et m'élançe en courant dans la direction que m'indique une hôtesse de

Loraline Bradern

l'aéroport. Je cavale comme une dératée et arrive pile au moment où les agents d'escale ferment le comptoir d'embarquement. L'écran au-dessus de leurs têtes affiche déjà la mention « embarquement clos ».

— Je suis là ! Je suis là !

Devant le sourire crispé de la première hôtesse et l'agacement manifeste de la seconde, je me confonds en excuses en tentant de reprendre mon souffle :

— Je suis... désolée ! Vraiment désolée ! J'ai... j'ai été retardée au contrôle... de sécurité et...

— Contrôle de sûreté, me corrige aussitôt Miss Revêche d'une voix lapidaire tandis que sa collègue vérifie mes papiers avant de m'inviter d'un geste de la main à m'engager dans la passerelle que j'emprunte en courant. Je saute quasiment dans l'avion sous le regard sévère d'un steward qui laisse tomber un glacial : « Nous vous attendions. »

Je suis en nage et probablement rouge écrevisse. Si je ne l'étais pas déjà, à cause de ma course éperdue dans le terminal, la honte que j'éprouve en sentant tous les regards braqués sur moi à mon entrée dans l'appareil s'en charge. Profondément gênée, je suis l'hôtesse qui m'escorte à ma place. Je n'ose même pas lui demander de récupérer quelques affaires dans mon sac lorsqu'elle me le prend des mains pour le ranger dans le coffre. Les yeux baissés pour échapper aux regards curieux, je m'excuse auprès de l'homme qui occupe le siège voisin du mien et me glisse devant ses genoux pour rejoindre ma place près du hublot. Je m'attache et suis avec attention la démonstration de l'hôtesse qui donne les consignes de sécurité.

C'est mon premier vol en long courrier et l'angoisse me gagne. Certes, j'ai déjà volé, mais c'était à bord d'un petit coucou à hélice pour un baptême de l'air avec mon oncle Fred. Rien à voir avec cet énorme Airbus A350. Déjà que les pulsations de mon cœur peinent à

ralentir après ma course effrénée, ça ne s'arrange pas avec mon appréhension qui ne cesse de grandir tandis que l'avion roule sur le tarmac pour aller se placer en bout de piste. Les moteurs montent en puissance, l'angoisse me comprime la gorge et mon malaise va crescendo lorsque le monstre s'élance. J'ai l'impression de ressentir les vibrations jusque dans mes os. Je serre les dents et retiens ma respiration quand le nez de l'appareil se soulève. En apercevant les premiers sièges beaucoup plus hauts que le mien, je réalise à quel point l'avion est incliné. Je ferme les yeux et me crispe davantage. Une sensation désagréable s'installe au niveau de mes oreilles et je déglutis péniblement pour soulager la pression sur mes tympan. J'inspire profondément puis expire lentement pour tenter de me détendre. Je renouvelle l'opération à deux reprises. Je commence enfin à me calmer en sentant l'assiette de l'appareil se rétablir.

— Ça vous dérangerait de me rendre ma cuisse ?

Je sursaute et ouvre brusquement les paupières. Mon regard dérive aussitôt sur mes doigts. Je découvre avec horreur que, si ma main droite est bien cramponnée à l'accoudoir, la gauche, en revanche, est posée sur un jean qui ne m'appartient pas. Plus exactement, elle est agrippée à une cuisse qui n'est pas la mienne. Mortifiée, je lâche immédiatement ma prise. J'ai tellement honte que je n'ose soutenir le regard de mon interlocuteur alors que je me répands en excuses maladroitement :

— Oh, pardon ! Je vous demande pardon ! Je... je suis confuse ! Je ne voulais pas vous faire mal ! C'est juste que c'est la première fois que je prends l'avion et...

— C'est bon ! Ça va ! grince ma victime. Gardez vos serres sur vos genoux et tout ira pour le mieux !

Le son de cette voix ne m'est pas inconnu et une nouvelle vague de sueurs froides dévale mon échine. Ce n'est pas possible ! Ce ne peut

Loraline Bradern

pas être lui ! Je ne peux pas être malchanceuse à ce point, quand même ? Du coin de l'œil, j'essaie de détailler mon voisin discrètement, histoire d'en avoir le cœur net. Sous la chemise bleue, le gars porte un tee-shirt blanc, et le jean me semble identique. Plus aucune trace de la casquette ni des Ray-Ban. Par contre, la voix et la musculature que je devine sous les vêtements ne laissent planer aucun doute. C'est le beau gosse du TGV, ou plus exactement Esquiche-Bagages. Me voilà installée pour six heures trente de vol, coincée à côté d'un type rien moins qu'aimable. J'espère que la compagnie aérienne a de bons films dans son catalogue !

5

Maladresse ~ Élise

Malheureusement, le vol n'est pas aussi paisible que je l'aurais souhaité. Nous avons décollé depuis moins de deux heures lorsque le commandant de bord nous annonce que nous devons nous poser à Milan, car l'avion doit subir une vérification technique. Moi qui commençais enfin à me détendre ! Si l'on nous détourne de notre route pour nous faire atterrir, c'est qu'il se passe forcément quelque chose de grave. Si ça se trouve, un des moteurs est tombé en panne ? Pire, il est en feu ! Je colle aussitôt le nez contre le hublot pour regarder. Rien d'anormal, ouf ! À moins que la vérification technique ne soit qu'une couverture ? Nous aurions quelqu'un de dangereux à bord que la police italienne voudrait arrêter ? Mon premier réflexe est de me lever à demi pour scruter les passagers, mais les conseils de mon oncle Fred et de mon père me reviennent en mémoire. Ils m'ont dit et redit – carrément seriné même – qu'en cas de danger, il faut garder profil bas, se faire la plus petite possible pour ne pas attirer l'attention. Je me tasse aussitôt dans mon siège. L'angoisse me serre la gorge quand nous amorçons la phase d'atterrissage et je dois me faire violence pour ne pas m'agripper à mon voisin. Je ne crois pas qu'il apprécierait que je remette ça ! À la place, je m'accroche à l'accoudoir tout en lui jetant un coup d'œil. Je suis complètement flippée alors que ce mec reste imperturbable. Il n'est pas humain, ce n'est pas possible !

Loraline Bradern

Heureusement, l'atterrissage se fait en douceur et je peux enfin reprendre ma respiration tandis que l'avion roule sur le tarmac. À l'ouverture de la porte, mon angoisse remonte d'un coup. Je m'attends à voir débouler les forces de l'ordre, arme au poing, pour une arrestation musclée façon GIGN ou RAID, mais rien ne se passe. À la place, les hôtesses nous annoncent que nous allons effectuer la suite du voyage à bord d'un autre appareil et nous invitent à récupérer nos bagages à main pour nous rendre dans un espace réservé en attendant.

Après notre débarquement, les employés de la compagnie aérienne sont aux petits soins pour nous. Nous sommes regroupés dans un hall confortable où les hôtesses nous distribuent un encas et une boisson pour nous aider à patienter. Les voyageurs peuvent recharger leurs téléphones et tablettes ou surfer sur le Net pour se distraire. Deux heures passent, puis on nous annonce l'ouverture de l'embarquement. Cette fois-ci, je ne suis pas en retard. Je suis même parmi les premiers passagers à monter à bord et j'ai tout loisir de m'installer tranquillement. Moins de cinq minutes plus tard, je constate que mon voisin de siège n'est pas un inconnu. Encore lui ! Esquiche-Bagages s'assied à côté de moi sans un mot. Bonjour l'amabilité !

C'est reparti pour un nouveau décollage et cette fois-ci, je prends bien garde de m'agripper à l'accoudoir qui nous sépare plutôt qu'à sa cuisse. D'ailleurs, je me fais peut-être des idées, mais j'ai l'impression qu'il a volontairement éloigné son genou de moi. Le trouillard ! Je coule un regard vers lui en catimini. Les jambes allongées sous le siège de devant, la tête basculée en arrière, les yeux clos, il semble somnoler. C'est incroyable de paraître si décontracté au moment d'un décollage. Ça se confirme, ce mec n'a rien d'humain, c'est un robot. Si seulement je pouvais être aussi détendue dans un avion ! Même si ça me distrairait sûrement, je me garde bien d'engager la conversation avec

lui. Je n'ai toujours pas digéré sa remarque acide à propos de mes ongles. À la place, je regarde par le hublot et fixe mon attention sur le paysage qui défile en dessous.

Prise d'une irréprensible envie de faire pipi – merci la bouteille d'eau bue à l'aéroport ! – je trépigne. Dès que le signal lumineux indique que je peux détacher ma ceinture, je me lève, murmure un mot d'excuse à l'attention d'Esquiche-Bagages en me glissant devant ses genoux et m'empresse de rejoindre les toilettes. Alors que je regagne ma place, plus légère, l'avion est secoué par quelques turbulences. Je n'en mène pas large et me hâte. Je préfère être sanglée sur mon siège que debout dans le couloir. On ne sait jamais...

Je me faufile devant mon voisin, pile au moment où l'appareil traverse un trou d'air. Je perds l'équilibre et me sens partir en arrière. Par réflexe, je tends la main derrière moi pour amortir la chute. Mes doigts s'enfoncent légèrement dans quelque chose de moelleux et chaud. Je rebondis aussitôt sur le côté pour m'écraser lamentablement dans le couloir tandis qu'une voix grave crache un juron :

— Putain !

Les fesses endolories, je lève un regard hébété vers ma place. Je n'ai pas rebondi, c'est Esquiche-Bagages qui m'a éjectée ! Il m'a même carrément jetée au sol. Mon sang ne fait qu'un tour quand je réalise qu'il vient, en prime, de m'insulter. Il se prend pour qui, ce connard ? Je m'enflamme aussitôt :

— Non, mais oh ! Je ne vous permets pas !

Alors que je me relève, je découvre qu'il presse ses mains sur son entrejambe. Ma colère se mue instantanément en embarras. Oh, punaise ! J'ai dû lui écraser le service trois-pièces en lui tombant dessus ! Tu m'étonnes qu'il soit furieux... Mortifiée, je me confonds en excuses :

— Je suis confuse. Je suis vraiment désolée !

Loraline Bradern

— Humpf... C'est... c'est bon, coasse-t-il avant de prendre une ample inspiration.

— Ça vous fait encore souffrir ?

— Ça va ! grogne ma victime.

Les joues brûlantes de honte, je ne sais comment me faire pardonner ma maladresse. Vu sa réaction violente et sa face congestionnée, je n'ai aucun doute sur le fait qu'il a dû avoir mal.

— Je suis vraiment désolée !

— Encore heureux !

— Ce n'était pas prémédité !

— Pourquoi j'ai un doute ? grince-t-il.

— J'ai voulu me retenir avec le poing et...

— C'est bon ! Pas la peine d'en rajouter, je suis bien placé pour savoir où vous avez foutu votre putain de main !

Je ne peux réprimer une grimace. Ce type est vraiment mal embouché ! À moins que ce ne soit la douleur qui le rende aussi désagréable ? Avisant les regards de certains passagers rivés sur moi, je m'empresse de me glisser sur mon siège en chuchotant :

— Que puis-je faire pour me racheter ?

— RIEN ! Surtout, vous ne faites rien !

Je rêve ou il semble effrayé ?

— Vous en avez déjà assez fait ! Inutile de m'achever, gronde Grincheux.

— Je ne suis pas aussi maladroite d'habitude, je vous assure.

— Pourquoi ai-je du mal à le croire ?

— Je ne sais pas ce qu'il se passe, c'est la première fois que ce genre de chose m'arrive.

Je ne suis visiblement pas assez convaincante, car l'armoire à glace grommelle :

— C'est bien ma veine !

— Je vais passer une année en Australie pour améliorer mon anglais. Et vous ? Vous voyagez pour le travail ou pour le plaisir ?

Au lieu de me répondre poliment et de saluer mes efforts pour nous sortir de cette situation gênante, mon voisin m'ignore. Il ferme les yeux en marmonnant :

— En plus d'être une plaie, elle jacasse comme une pie !

Mais quel butor celui-là ! Excédée par son attitude, je m'énerve :

— Si je vous emmerde, dites-le surtout !

Sa paupière droite se soulève à demi, il me lance un regard rapide avant de laisser tomber nonchalamment :

— Maintenant que vous le dites...

Je suis tellement estomaquée que je reste figée pendant quelques secondes.

— Vous plaisantez, c'est ça ?

— Non. Vous m'emmerdez vraiment.

— Mais... mais...

— Fermez la bouche, vous risquez de gober une mouche !

Malgré moi, je ne peux que souligner l'absurdité de sa remarque :

— Il n'y en a jamais dans les avions, ils sont désinsectisés pour éviter l'importation de nouvelles espèces susceptibles d'apporter des maladies.

Le malotru ne me répond pas. Il ne me jette même pas un coup d'œil. Comme dans le vol précédent, il branche son casque, le met sur ses oreilles et m'ignore royalement.

6

Escale ~ Aymeric

C'est bien ma veine, ça ! Il fallait que le boulet qui a retardé notre avion soit placé juste à côté de moi ! Et comme si ça ne suffisait pas, la retardataire en question et la Miss Calamité du TGV sont une seule et même personne. Non, mais franchement ! Quelle était la probabilité pour qu'on se retrouve dans le même avion ? Et assis à côté, en prime ? Pire que tout, sur deux vols successifs ! Et bien évidemment, Miss Calamité ne fait jamais les choses à moitié. M'écraser le pied, me défoncer le ventre et me perforer la cuisse avec ses ongles sans aucun complexe ne suffisait pas, voilà qu'elle essaie de me castrer ! À croire qu'elle a décidé de me mettre en pièces ! Si j'étais parano, je penserais que cette nana a une dent contre moi ! À sa décharge, je dois admettre qu'elle ne semble pas l'avoir fait exprès. Elle a même l'air tellement embarrassée qu'elle me fait presque pitié. Ceci dit, ce n'est pas une raison pour me laisser attendre. Je ne sais pas si elle m'a reconnu et je m'en branle, mais ce n'est pas parce qu'on s'est déjà croisé que je vais accepter de lui tenir le crachoir. Elle s'est excusée, c'est bon, fin de l'incident, mais qu'elle me foute la paix maintenant ! Elle m'a suffisamment pourri la journée. Le vol ne doit durer que 5 h 30, ça devrait vite passer. Le repas, un film, un petit pénèque⁵ et je serai débarrassé de cette plaie une fois arrivé à Doha. Résolu à ignorer Miss Calamité, je mets le casque sur

⁵ Pénèque : mot d'origine provençale qui désigne une sieste courte.

Loraline Bradern

mes oreilles et cherche un film pour m'occuper l'esprit en attendant qu'on nous serve le dîner.

— Psssst, réveillez-vous !

Un léger choc sur mes abdominaux me fait ouvrir les yeux. Juste à temps pour voir ma voisine remonter ma tablette après avoir laissé tomber mon casque sur mon ventre. Agacé, je grogne spontanément :

— Non, mais de quoi j'me mêle !

— Nous allons atterrir, l'hôtesse a dit de remonter les tablettes et de redresser les sièges, chuchote Miss Calamité.

— Je suis capable de le faire moi-même ! Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter.

— Vous dormiez et...

— Vous ne pouvez pas vous en empêcher, hein ? Vous vous mêlez de tout, même quand ça ne vous concerne pas.

Vexée, elle se renfrogne et grommelle :

— Décidément, vous êtes toujours aussi aimable. Dormir n'a pas arrangé votre humeur à ce que je vois !

— Dormir est un bien grand mot. Difficile de se reposer sereinement quand vous êtes à côté ! je rétorque avec une parfaite mauvaise foi.

La blondinette se retranche aussitôt dans un silence boudeur et se détourne de moi pour reporter son attention vers le hublot. La tension qui émane d'elle est perceptible. Je n'ai pas besoin de me pencher pour regarder son visage. Il me suffit de voir la crispation de ses muscles sous son pantalon moulant. Sans compter ses doigts agrippés à l'accoudoir. Une chance pour moi qu'elle ne l'ait pas encore confondu avec ma cuisse ! Lorsque nous ressentons un léger choc et les intenses vibrations indiquant que l'avion vient de toucher le tarmac, je réalise

que sa tension n'est peut-être pas due à notre échange aigre-doux. J'avais oublié que c'était son premier vol. J'en ai la certitude en la voyant se crispier davantage lors du freinage puissant de l'appareil puis se détendre brusquement quand le vrombissement des réacteurs s'atténue tandis qu'il roule lentement vers le taxiway.

« Mesdames et messieurs, nous venons d'atterrir à Doha à l'aéroport international Hamad. Il est 6 h 03 heure locale, le ciel est dégagé et la température extérieure est de 33 degrés Celsius. Veuillez rester attachés jusqu'à l'extinction de la consigne lumineuse. Lors du débarquement, nous vous demandons d'ouvrir les coffres à bagages avec précaution afin d'éviter la chute éventuelle d'objets. Nous espérons que vous avez effectué un agréable voyage en notre compagnie, et souhaitons vous revoir bientôt à bord de Qatar Airlines. »

L'avion s'immobilise contre la passerelle pendant que l'hôtesse répète son annonce en anglais. Dès que le voyant lumineux s'éteint, je déboucle ma ceinture et me lève pour récupérer mon sac à dos. Finalement, le vol n'a pas été aussi pénible que je le redoutais. Contrairement à mes craintes, ma voisine n'a plus fait des siennes et m'a foutu la paix. Elle a bien tenté d'engager la conversation après le décollage, mais elle a compris le message quand je l'ai royalement ignorée. Lorsque l'hôtesse déverrouille la porte de l'avion, je suis pris d'impatience. J'ai hâte de quitter cette boîte à sardines. Je suis un homme d'action et l'inactivité me pèse. Alors, rester sans bouger pendant presque six heures...

Je suis parmi les premiers à sortir. À peine débarqué, je cherche un endroit calme pour passer les deux heures d'escale. Je ne suis pas assis depuis dix minutes qu'une annonce me fait dresser l'oreille. Incertain des bribes que j'ai entendues, je me lève pour me rapprocher d'un haut-parleur et j'écoute avec attention l'hôtesse répéter son

Loraline Bradern

message : «*Ladies and gentlemen, your attention, please. This is an announcement for passengers traveling to Denpasar on Qatar Airlines, flight QR 0960. We regret to inform you that your flight has been cancelled due to a technical problem. Please contact the airline staff at the transfer counter for more information. Thank you.*»⁶

Merde ! Le vol pour Denpasar est annulé !

Comme tous les voyageurs concernés, je pars à la recherche du fameux comptoir. Dans le hall suivant, j'aperçois Miss Calamité qui semble complètement perdue. Le nez en l'air, elle tourne la tête dans tous les sens pour déchiffrer les panneaux. Pendant un court instant, j'hésite à lui demander si elle a besoin d'aide, mais je me ravise. Après tout, elle est adulte, alors qu'elle se démerde ! Je n'ai pas l'âme d'un bon samaritain aujourd'hui et encore moins de temps à perdre avec cet imprévu.

Après avoir fait la queue pendant une quinzaine de minutes, j'accède au comptoir des transferts. L'agent d'escale m'informe que je suis déplacé sur le vol de 17 h 10. Neuf heures de retard sur l'horaire initial et presque onze d'attente ! Bien évidemment, la compagnie est désolée de ce désagrément et propose des aménagements pour nous aider à patienter. J'ignore si ce contretemps est une mauvaise chose ou au contraire une bonne surprise. Après tout, nous allons pouvoir faire un peu de tourisme dans un car climatisé et nous dégourdir les jambes au lieu de rester plantés sur un siège inconfortable. Parce que même s'il faut reconnaître que l'Hamad International Airport est superbe et luxueux, un siège dur reste un siège dur, et qu'il y ait du

⁶ Mesdames et messieurs, votre attention, s'il vous plaît. Ceci est une annonce pour les passagers voyageant à destination de Denpasar sur Qatar Airlines, vol QR 0960. Nous avons le regret de vous informer que votre vol a été annulé en raison d'un problème technique. Veuillez contacter le personnel de la compagnie aérienne au comptoir des transferts pour plus d'informations. Merci.

marbre au sol ou sur les murs, ne change rien au confort de mon dos et de mon cul. Sans compter que nous allons aussi avoir droit à un bon petit-déjeuner, tout ça aux frais de la princesse ! Enfin, plus exactement aux frais de Qatar Airlines. Y a pas à dire, cette compagnie est top ! Ils traitent vraiment bien leurs clients.

Décidé à profiter de l'aubaine, je m'empresse de remplir les documents pour obtenir le visa temporaire obligatoire pour quitter l'aéroport. Je me rends ensuite dans un des salons de Qatar Airlines pour avaler le petit-déjeuner offert. Je suis tenté par la possibilité de prendre une douche dans l'espace sanitaire dédié, mais n'ayant pas pris la précaution de mettre une tenue de rechange dans mon bagage cabine, j'abandonne l'idée. À la place, je surfe sur mon smartphone tout en le rechargeant en attendant l'heure de la visite guidée.

À l'origine, l'escale ne devait durer que deux heures sans quitter l'aéroport, mais la situation ayant changé, nous voilà à passer le contrôle de l'immigration. Ils ne rigolent pas à ce sujet au Qatar et l'atmosphère est assez réfrigérante. Pas un sourire, pas une parole de bienvenue, rien. Le policier qui me contrôle me dévisage longuement puis me fait signe de me placer devant une caméra. J'ai beau savoir que je n'ai rien à me reprocher, je commence à monter en pression pendant qu'il scrute son ordinateur, toujours sans un mot. Il ne manquerait plus qu'il m'interdise de sortir de l'aéroport s'il découvre mon appartenance à l'armée française !

Après plusieurs minutes de tension, l'officier me tend mon passeport estampillé avec le tampon qatari. Me donner l'accès sur son sol ne le rend pas plus aimable. C'est fou, ça ! Pour un pays qui se targue de vouloir devenir une destination touristique de luxe, on n'a vraiment pas le sentiment d'être reçu à bras ouverts. Il serait judicieux de revoir le comité d'accueil !

Libéré, je me poste un peu plus loin en attendant que l'hôtesse nous transmette les consignes pour le *city tour*. Alors que mon regard s'attarde machinalement sur les passagers qui franchissent le contrôle, mon attention est attirée par un spectacle appétissant et incongru. De jolies jambes qui émergent d'un short blanc légèrement moulant. Et pour compléter le tableau sexy, une longue crinière dorée qui s'étale sur une petite marinière à manches courtes. Waouh, elle n'a pas froid aux yeux celle-là ! C'est plutôt osé de sortir dans cette tenue au Qatar. Tandis que je me régale du spectacle, je fais des suppositions sur la nationalité de la jolie poupée toujours de dos. Si elle avait été bronzée, j'aurais penché pour une Australienne, mais elle a la peau trop blanche. Elle ne doit pas beaucoup rester au soleil. Blonde comme ça, elle vient sûrement d'un pays nordique. Probablement une Suédoise ou une Norvégienne. Le côté pile étant plutôt agréable, je me demande à quoi ressemble le côté face. Non pas que je sois à la recherche d'un coup rapide avec une inconnue, mais je suis curieux de voir quel genre de nana a assez d'aplomb – ou d'inconscience – pour se balader dans cette tenue ici. La réponse vient lorsque la demoiselle hisse son sac à dos sur l'épaule. Un sac que je reconnais pour l'avoir vu de très près quand je me suis pris le coin d'une valise dans l'estomac.

Enfer et damnation ! Miss Calamité ! Mais qu'est-ce qu'elle fout dans ces fringues ? C'est bien d'une gonzesse de passer son temps à se pomponner et de se prendre pour un mannequin en essayant trente-six mille tenues au cours d'une même journée ! Presque malgré moi, je me surprends à l'observer. Je n'avais pas noté qu'elle avait d'aussi longs cheveux. Ni qu'elle avait une carnation aussi claire. Et pour cause... Vu comme elle accumule les bourdes et la vitesse à laquelle elle s'emporte, elle doit avoir le rouge aux joues plus de la moitié du temps ! À vrai dire, je n'ai pas prêté attention à son physique, elle m'a trop énervé. Je ne suis même pas capable de dire de quelle

couleur sont ses yeux. La réponse m'apparaît très clairement lorsqu'elle me passe à côté en m'ignorant royalement : une teinte indéfinie, mélange de bleu, vert et gris.

City Tour ~ Aymeric

En quittant l'aéroport, je suis saisi par la chaleur étouffante qui règne alors que nous ne sommes qu'en milieu de matinée. Elle prend littéralement à la gorge. Ce n'est pourtant pas la première fois que j'affronte une telle température. J'ai déjà connu ça en Afrique lors de mes OPEX, mais là, le choc est d'autant plus brutal que je sors d'un lieu climatisé. Mes lunettes de soleil se couvrent de buée le temps de parcourir la quinzaine de mètres qui me sépare des bus. Le premier étant bien rempli, je grimpe dans le second quasiment vide. Je me félicite de ma décision lorsque je vois Miss Calamité monter dans celui que j'ai dédaigné. Tant mieux ! Au moins, elle ne m'enquiquinera pas. Ayant le choix, je m'installe au fond près de la vitre pour avoir une meilleure visibilité et profiter au maximum de la visite.

Une fois tous les passagers à bord des deux autocars affrétés pour le *city tour*, nous quittons l'aéroport. Pour rejoindre Doha nous traversons une grande zone désertique. Du sable, du sable et encore du sable et... des haies de palmiers qui bordent la route. Rien de naturel, tout est trop bien ordonné, trop symétrique et le dispositif d'arrosage trahit l'intervention de l'homme. Plus nous nous approchons, plus le paysage devient surréaliste. Aux palmiers s'ajoutent des buissons fleuris puis de la pelouse lorsque nous arrivons à l'entrée de la ville. Du gazon en zone désertique ! Et bien vert, qui

Loraline Bradern

plus est. Le truc complètement dingue sachant que la température extérieure frôle les 50 degrés.

Il n'y a pas à dire, Doha est l'incarnation de la démesure et du choc entre traditions et modernisme. Les gratte-ciel et bâtiments modernes côtoient les petites habitations traditionnelles. Le bus emprunte la large avenue qui longe la corniche, nous offrant une vue magnifique sur les eaux du Golfe persique à notre droite. Nous passons devant un grand édifice à l'architecture futuriste composé d'une multitude de disques de tailles différentes qui s'enchevêtrent et rappellent la structure d'une rose des sables. Le guide nous informe qu'il s'agit du Musée national du Qatar et je ressens une pointe de fierté en apprenant que l'architecte qui l'a conçu est français⁷. Le bus fait ensuite un petit tour aux abords du port moderne, avant de nous emmener à Dhow Harbour, où il fait une halte pour nous permettre de prendre quelques photos de la baie. La chaleur est suffocante dès que l'on sort du bus et la luminosité assez violente. Casquette vissée sur la tête et Ray-Ban sur les yeux, je marche quelques minutes le long du front de mer et profite de la vue imprenable sur les eaux azurées qui s'étalent devant l'impressionnante ligne d'horizon de la ville de l'autre côté de la baie. D'ici, on a l'illusion que les gratte-ciel sont sur une île.

Après avoir admiré ce paysage saisissant, je retourne sur mes pas pour m'intéresser au port de pêche. Il accueille une multitude de boutres⁸ de tailles variées. Je prends quelques photos des plus

⁷ Le Musée national du Qatar a été réalisé par Jean Nouvel, un architecte contemporain français parmi les plus renommés et les plus récompensés dans le monde.

⁸ Le terme de « boutre » (ou dhow/daou en arabe) est générique et désigne toute une variété de navires fort différents les uns des autres dont le point commun est d'être construit en bois et gréé d'un ou plusieurs mâts portant chacun une voile trapézoïdale, dite « voile arabe » ou voile triangulaire, dite « voile latine ». Ces voiliers traditionnels sont largement répandus dans le golfe persique.

typiques, amarrés au bout du quai, et je reviens en longeant la promenade. Seulement une quinzaine de minutes de déambulation sur la corniche et je transpire déjà. Je m’apprête à regagner le car pour me mettre au frais lorsque je repère un petit attroupement au bord du quai. Des pêcheurs débarquent des nasses et des caisses, mais ce n’est pas le produit de leur pêche qui retient mon attention. Non, mon regard est attiré par un joli cul bombé et moulé dans un short blanc. Impossible de le louper, car il est bien mis en évidence par sa propriétaire penchée en avant, à demi allongée sur le muret qui sépare la promenade des quais, visiblement occupée à prendre des photos. Miss Calamité est encore en train de faire des siennes ! Mais c’est pas possible ! C’est un véritable boucan⁹ cette nana ! Elle ne fait que des conneries. Elle a décidé de les collectionner ou quoi ? Je parie qu’elle n’a même pas conscience des regards qui sont rivés sur elle !

Je me hâte de la rejoindre et m’empare de son appareil photo d’une main, tandis que de l’autre je l’attrape par le bras pour l’obliger à se redresser. Surprise, elle me frappe à la poitrine.

— Non, mais...

Je plaque ma paume sur ses lèvres pour qu’elle n’ameute pas tous les badauds des environs.

— Fermez-la ! Restez discrète si vous ne voulez pas avoir d’ennuis ! je gronde les dents serrées. La police qatarie va vouloir vous embarquer pour trouble sur la voie publique si vous élevez la voix alors baissez le ton, c’est compris ?

Elle hoche la tête, je libère sa bouche. On ne sait jamais, cette harpie est foutue de me mordre !

⁹ Boucan : Le sens populaire de boucan correspond à un gros bruit, un tapage. Dans la région marseillaise, le mot est utilisé pour désigner le boulet, celui qui ne sait rien faire, l’emmerdeur de première.

Loraline Bradern

— Qu'est-ce qu'il vous prend ? demande-t-elle en me foudroyant du regard.

— Pas de photo sans autorisation, je lâche du bout des lèvres tout en l'entraînant vers le parking.

— Ils ne se sont rendu compte de rien.

— Détrompez-vous, vous avez attiré l'attention sur vous. C'est pour cela que je suis intervenu.

— Oh ça va, y a pas mort d'homme !

— Nous ne sommes pas en France ! Ce n'est pas la même culture et surtout pas les mêmes us et coutumes.

— Je ne vois pas en quoi...

— Vous vous exposez à de gros problèmes si vous ne respectez pas certaines règles.

— Comment ça ?

— Le Qatar est une monarchie islamique avec la charia comme principal fondement.

— Et ? rétorque-t-elle en soulevant un sourcil interrogatif.

Je n'arrive pas à déterminer si elle est inconsciente, totalement ingénue ou simplement stupide.

— Vous savez ce qu'est la charia ?

Elle me jette un regard indécis et après une grimace, elle répond, hésitante :

— C'est leur équivalent de notre code pénal ?

— Pas tout à fait. La charia codifie à la fois les aspects publics et privés de la vie d'un musulman, ainsi que les interactions sociales.

— Quel rapport avec mes photos ?

— Le respect des droits de l'homme selon nos critères, ils ne connaissent pas, ici. Tant que vous êtes sur le sol du Qatar, vous devez respecter leurs lois. Pour une question de sécurité, il faut aussi éviter tout ce qui pourrait être considéré comme provocant. Par exemple,

consommer de l'alcool est strictement interdit en dehors des hôtels et des bars, les gestes d'affection en public également. De même, il faut demander la permission avant de prendre une photo de quelqu'un que vous ne connaissez pas. Vous risquez de sacrés ennuis.

— C'est une blague ?

— Oh non ! Ça n'a rien d'une plaisanterie.

— Je suis citoyenne française, ils ne peuvent pas m'imposer des...

— Vous n'êtes pas en France, vous êtes au Qatar ! Ils peuvent faire ce qu'ils veulent sans se préoccuper de votre consentement.¹⁰

— Vous vous foutez de moi ?

— Absolument pas. Alors je vous conseille de faire très attention si vous ne voulez pas avoir de mauvaise surprise.

Miss Boucan semble quelque peu déstabilisée par ma tirade. Elle ouvre la bouche et la referme à deux reprises. Je crois que j'ai réussi l'exploit de lui couper la chique. Tant que j'y suis, autant lui dire le fond de ma pensée :

— Si vous avez attiré l'attention sur vous, ce n'est pas seulement à cause de vos photos.

Voyant son air perplexe, je précise :

— Vous êtes indécente.

— Quoi ? Vous avez décidé de vous payer ma tête, c'est ça ?

— Pas du tout. Votre tenue est provocante selon les critères du Qatar.

¹⁰ En octobre 2020, plusieurs femmes occidentales de différentes nationalités, passagères de vols Qatar Airways ont été débarquées et forcées de subir des examens gynécologiques à l'aéroport de Doha suite à la découverte d'une prématurée abandonnée dans les toilettes. Au Qatar, avoir un enfant hors mariage est un crime, tout comme l'abandon. Les services de sécurité de l'aéroport ont cherché à découvrir la coupable en faisant examiner les femmes susceptibles d'avoir accouché. L'affaire a provoqué un incident diplomatique entre l'Australie et le Qatar.

Loraline Bradern

— C'est une plaisanterie ? Je suis en short et tee-shirt ! Je ne suis pas en bikini !

— Vos jambes et vos bras sont découverts.

— Il fait une chaleur à crever ! Vous avez vu le thermomètre à l'aéroport ? Il affichait 43 degrés à l'ombre. On étouffe littéralement !

— Regardez autour de vous. Est-ce que les Qataris se baladent en short et tee-shirt ?

Elle tourne la tête en tous sens pour scruter les promeneurs, puis grimace.

— D'accord, j'admets qu'ils sont habillés avec des vêtements longs pour la plupart. Mais pas les Occidentaux.

— C'est vrai. Les touristes sont en tenue plus légère, mais cela ne signifie pas pour autant que les Qataris apprécient de les voir déambuler ainsi. Il vaut mieux regagner votre bus.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi donc ?

Avec une petite moue, la blondinette avoue du bout des lèvres :

— Il a filé sans m'attendre.

— C'est une blague ? Mais comment vous vous êtes démerdée ?

— Je crois que je me suis trop attardée au bout de la jetée pour faire des photos. Le car était déjà reparti à mon retour.

Mais c'est pas vrai ! Une véritable catastrophe ambulante, cette nana !

— Et vous comptiez faire comment pour regagner l'aéroport ? Je suppose que le Qatar n'est pas votre destination finale si vous faites le *city tour* ?

— Je pensais prendre un taxi après avoir un peu visité la ville.

Pas convaincu par sa solution de secours, je m'empare de sa main et l'entraîne à ma suite.

— Allez venez ! Il restait de la place dans mon bus, ça ne devrait pas poser de problème que vous montiez dedans.

Doha ~ Élise

Ce type m'énerve à un point inimaginable. J'ai envie de lui foutre une claque pour effacer son air moralisateur et suffisant. En plus, on dirait que c'est fait exprès ; chaque fois qu'il se trouve à proximité, il faut que je fasse une connerie. De deux choses l'une, soit il m'épie pour pouvoir me tomber sur le râble dès que je suis dans une situation délicate, soit j'ai la poisse avec ce type. Mais vu comme il semble avoir du mal à me supporter, je penche plutôt pour une malchance chronique. À moins d'avoir des tendances masochistes, il ne peut pas vouloir s'infliger ma présence.

J'ai eu envie de lui arracher la tête quand il m'a enlevé mon précieux des mains. Il a eu du pot que je ne veuille pas faire d'esclandre au milieu de la promenade du front de mer, parce que sinon il aurait passé un sale quart d'heure ! Mais curieusement, ma colère est retombée lorsqu'il m'a prise par la main pour m'emmener vers son car. Je n'en suis toujours pas revenue d'ailleurs. Qu'est-ce qu'il lui a pris de vouloir m'aider ? J'ai beau chercher, je ne vois pas. En désespoir de cause, je m'absorbe dans le paysage qui défile derrière la vitre en faisant abstraction du discours du guide. Discours grésillant et totalement inintelligible en ce qui me concerne. Déjà que je suis nulle en anglais alors comprendre de l'anglais prononcé avec un accent qatari... c'est du domaine de l'utopie.

Quel que soit l'endroit où se pose mon regard, que ce soit au pied des immeubles ou sur les places, des arroseurs automatiques

Loraline Bradern

abreuvent en continu d'immenses pelouses verdoyantes. Je suis abasourdie de voir un tel gaspillage alors que l'eau devrait être une denrée rare compte tenu de la température extrême qui règne au Qatar. Je me demande d'ailleurs si cette débauche d'arrosage n'est pas à l'origine à la sensation d'étouffement que l'on ressent. La chaleur est encore plus insupportable à cause de l'humidité ambiante. On a l'impression d'être dans un hammam. Mon épiderme est moite et mes vêtements me collent à la peau. Je suis sûre que je dois avoir des auréoles de transpiration sur mon tee-shirt. Je suis tentée de renifler discrètement mes aisselles pour vérifier si mon déodorant tient le choc, mais je m'en abstiens in extremis. Avec la chance qui me caractérise, je risque de me faire prendre en flag par Grincheux. Et il n'y a rien de moins glamour qu'une fille en train de se sniffer les dessous de bras. Non pas que je cherche à le séduire, mais j'ai quand même ma fierté !

Pour ne pas le voir, je m'astreins à fixer mon attention sur les images qui se succèdent de l'autre côté de la vitre. En parcourant Doha, une évidence saute aux yeux ; trottoirs, avenues et bâtiments sont étincelants, propres et paraissent neufs, comme si la ville venait tout juste d'être érigée. Les larges trottoirs et places dallées ne sont pas bondés comme dans les métropoles occidentales. Deux choses m'intriguent assez rapidement. Il y a très peu de femmes dans les rues et la mode vestimentaire est visiblement très différente de chez nous. Certains passants sont habillés de pantalon et tee-shirt, mais beaucoup portent des genres de sarouels et des qamis. De très nombreux hommes sont vêtus d'une longue chemise blanche qui leur arrive aux chevilles avec des manches longues. Ils sont coiffés d'un voile blanc retenu par un cordon noir. Je ne peux m'empêcher de manifester ma perplexité à haute voix :

— Pourquoi sont-ils habillés de manière aussi semblable ? On dirait des clones, il est impossible de les différencier avec leurs lunettes de soleil et ces vêtements identiques.

— C'est la tenue traditionnelle qatarie.¹¹

Je suis étonnée d'entendre mon voisin me répondre de façon civilisée, alors que je m'attendais tout au mieux à un grognement indistinct.

— Vous êtes déjà venu au Qatar ou vous avez lu un guide ?

— Je ne suis jamais venu ici. En revanche, j'ai séjourné dans d'autres pays de la région pour mon travail.

— Quel est votre métier ?

Pas de réponse. Grincheux ne m'a pas entendue ou alors il fait comme si... Oui, je crois que c'est plutôt ça. S'il veut s'amuser à me snober, on peut être deux à jouer ! Vexée, je retourne à mon observation de l'extérieur. D'immenses buildings se dressent subitement devant nous. Leurs surfaces vitrées réfléchissent les rayons solaires et m'aveuglent. Je suis obligée de sortir mes lunettes de soleil pour protéger mes rétines.

— Vous avez vu, nous arrivons au centre des affaires.

Tiens, il me parle de nouveau, lui ? L'occasion est trop belle de lui rendre la monnaie de sa pièce. En général, je ne suis pas rancunière, cependant je vais faire une exception ! Je sais que mon comportement est puéril, mais je ne peux pas m'en empêcher. À croire que ce type fait ressortir ce qu'il y a de pire en moi. Je l'ignore royalement et dégaine mon Nikon pour mitrailler les gratte-ciel aux formes futuristes. Alors que je m'efforce de prendre des clichés d'un building à l'allure de tourbillon, Grincheux me souffle à l'oreille :

¹¹ *El thaoub*, aussi appelée *dishdasha* dans d'autres pays de la péninsule arabique. Le voile, *gutrah*, est porté par-dessus le *ghahfeyah*, sorte de bonnet en crochet et maintenu par le *iqal*, le cordon noir doublé.